

15 SEP. 1981

PI 1



CAHIERS DES AMIS DE PANAIT ISTRATI

Publication TRIMESTRIELLE

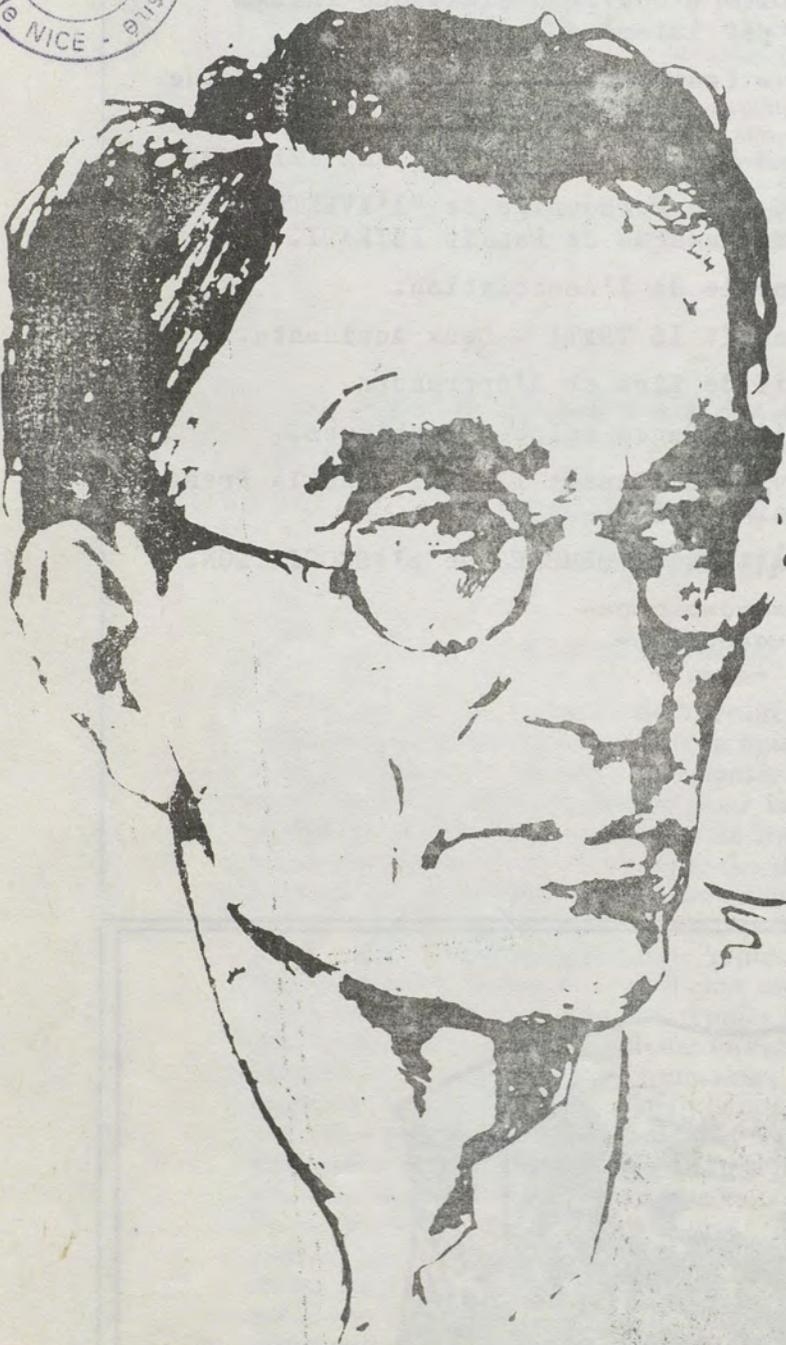
0397-488 X

20

Juillet 1981

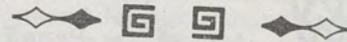


Exclu du Prêt



Nicolai IZIGANOV

« TEXTES OUBLIES »



Un inédit en français de Panait Istrati

Deux Accidents

SARRISS

Pages autobiographiques



L'AVENTURE

et

L'AVENTURIER

DIANE VASILESCU



20 francs

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42 rue de la Salette
28000 Valence T. 43 29 02

SOMMAIRE

N°20

juillet 1981

--o=o=o=o--

- 
- Page 3 - Teodor VANGOLICI - L'Oeuvre d'Alexandre TALEX.
Panaït ISTRATI par lui-même .
- " 6 - Henri BARBUSSE - Les Haïducus-La réaction roumaine
et Panaït ISTRATI.
- " 8 - Panaït ISTRATI - Textes oubliés."Nicolas IZIGANOV.
- " 12 - Diana VASILESCU - Le Personnage de "l'AVENTURIER"
dans l'oeuvre romanesque de Panaït ISTRATI.
- " 15 - L'Assemblée Genrale de l'Association.
- " 16 - Un Inédit de Panaït ISTRATI - Deux Accidents.
- " 22 - ISTRATI. La soif de Lire et d'Apprendre.
- " 24 - ISTRATI. "SARKISS" Pages autobiographiques.
- " 26 - A. TALEX. Activité de Panaït ISTRATI dans la Presse
roumaine (1929 - 1935).
- " 29 - INFORMATION aux AMIS et MEMBRES de L'ASSOCIATION.

--o=o=o=o=o--

--o=o=o=o--

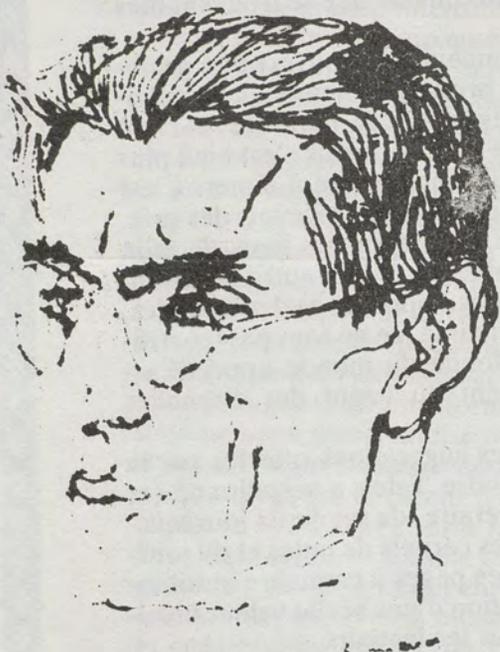
--o=o--



NICE
L'ARTISTE



BONJOUR LA ROUMANIE !



Il y a bien une dizaine d'années, il me semblait qu'il manquait dans la belle collection des Editions du seuil «Ecrivains de toujours» un **Panaït Istrati par lui-même**. Naïf et présomptueux, j'allais voir mon vieil ami Jean-Marie Domenach. L'idée même d'un tel ouvrage fut refusée. Et ce fut bien ainsi puisque, deux ans plus tard, dans ma longue quête de Panaït Istrati, je rencontrai mon frère, Alexandre Talex, qui avait fait, beaucoup mieux que moi, cette longue étude.

L'ouvrage vient de paraître en Roumanie dans l'édition «Serisul Romanesc» de Craiova. L'ouvrage comprend 530 pages complétées par de nombreuses illustrations. Tiré à 30.000 exemplaires, il s'est arraché en deux jours dans les librairies de toute la Roumanie. En attendant une réédition, l'ouvrage est aujourd'hui introuvable. Dans l'espoir qu'un éditeur français s'y intéresse, nous avons demandé à notre amie Helene Guillermond de nous traduire un article de **Teodor Vângolici** paru dans la «Roumanie littéraire XIV, N° 6 du 16 avril 1981. L'auteur donne un compte-rendu fidèle de l'ouvrage et nos lecteurs français seront heureux d'en prendre connaissance.

Marcel Mermoz.



PANAÏT ISTRATI *par lui-même*

La Roumanie littéraire, XIV, N° 16, 16.4.1981



Panaït Istrati a eu un destin littéraire malheureux et paradoxalement ambigu, prolongé, particulièrement, après sa mort. Le hasard, déterminé par un épisode dramatique de son existence tourmentée, l'a poussé à écrire son œuvre, presque entièrement en français. Raison pour laquelle il a été considéré pendant longtemps, en Roumanie, comme écrivain français et en France, comme écrivain roumain, tandis que l'histoire littéraire des deux pays l'ignorait. Durant toute sa vie, l'auteur des «Chardons du Baragan» a ardemment souhaité et a continuellement insisté, parfois avec un déchirant désespoir, pour être reconnu comme écrivain roumain, expression de sa terre natale, représentant et interprète de l'âme, des joies et des souffrances du peuple dont il était sorti. C'est cela le sens fondamental de ses impressions autobiographiques, réunies par son dernier grand et dévoué ami, Alexandre Talex dans son volume intitulé : «Comment je suis devenu écrivain», paru dans l'édition «L'écriture roumaine». Même après avoir acquis une réputation internationale bien méritée, Panaït Istrati n'avait pas d'autre plus noble aspiration, par conviction inébranlable et justifiée, que celle de défendre sa dignité d'écrivain roumain, d'appartenir légitimement à la littérature roumaine : «Je suis et je tiens à être un auteur roumain. Je tiens à cela non parce que ce droit m'a été contesté (il l'a été par des gens sans compétence), mais parce que ma sensibilité, exprimée aujourd'hui en français par un extraordinaire hasard, jaillit des sources roumaines. Avant d'être un «prosateur français contemporain» — comme cela est mentionné sur la couverture de la collection Rieder — j'ai été prosateur roumain inné». Faisant appel au jugement des hommes de bonne foi, il leur démontrait que «la majorité de mes héros sont roumains ou de Roumanie ce qui pour moi est la même chose : que ces héros ont pensé et parlé — au tréfonds de mon âme durant de longues années — en roumain, en dépit de l'apparente universalité de leur sensibilité conférés par l'art. Ces raisons, d'une incontestable vérité, affirmait Panaït Istrati «me donnent le droit d'être un écrivain roumain».



Panaït Istrati n'était pas l'homme des déclarations d'un pathétisme gratuit, c'est pourquoi nous nous fions sans réserves à ses sentiments. «J'ai toujours aimé la terre qui m'a vu naître, de même que sa douce langue ... je dirai encore aux hommes de bonne foi que de toutes les contrées contemplées par les prunelles de mes yeux, celles qui se sont gravées dans mon cœur du temps où ma mère me tenait par la main, me sont les plus chères et seul un «déraciné» comme moi, saura soupirer après elles et caresser leur souvenir, comme je le sais aujourd'hui que je vis de souvenirs. C'est sur ce lopin de terre qui se nomme Roumanie que se trouvent mes profondes racines.

C'est peut-être beau d'écrire en français sans jamais avoir ouvert une grammaire ; c'est peut-être beau d'avoir pour soi toute la presse parisienne, depuis l'infortunée «Humanité» de Jaurès, jusqu'au grave «Figaro» et la royaliste «Action Française» — cette dernière plus élogieuse que toute autre —, mais c'est bien plus beau de rester tel qu'on est né lorsqu'on est, de naissance, porté à aimer. C'est pour ce roumanisme que j'ai refusé de devenir citoyen français, recevoir des prix, porter la Légion d'Honneur, oublier une langue, ne plus revoir les lieux de mon enfance, m'enrichir et m'empâter». Mais il tenait à préciser, à une autre occasion, qu'il se sentait solidaire, en premier lieu, de la gent des opprimés et des humiliés, symbolisée par l'image vénérée de la Mère : «En Roumanie, ce ne sont pas les critiques sentencieux qui m'intéressent, mais la foi profonde du monde opprimé en l'étoile d'un opprimé qui s'est élevé victorieusement du néant des éternelles défaites».

Se proposant de présenter Panaït Istrati selon les suggestions offertes par la réputée collection française «Par lui-même», Alexandre Talex a sélectionné (et souvent traduit) de l'ensemble de toute son œuvre littéraire, de ses écrits journalistiques et de sa correspondance publiée ou inédite, de ses carnets de notes et du journal intime des interviewes accordées, etc ..., toutes les pages à caractère autobiographique ou confidentiel, les harmonisant en une édition d'une réelle valeur historico-littéraire et d'une émouvante attraction pour tous les lecteurs.

Certes, les pages à caractère autobiographique ou de confession de Panaït Istrati ont été écrites et publiées à diverses époques et à maintes occasions, les unes intercalées dans le texte de certains écrits de toute autre nature, mais, connaissant à fond la vie et l'œuvre de l'écrivain, Alexandre Talex les a intégralement reproduites ou les a découpées ingénieusement, les structurant avec une rigueur compétente dans la succession chronologique des moments qui reflètent l'évolution si complexe et sinieuse du destin humain et littéraire de Panaït Istrati.

Le premier volume de l'édition nous offre, ainsi, une image d'ensemble mais néanmoins détaillées, de l'homme et de l'écrivain depuis sa naissance jusqu'à l'automne de 1927 ; la dernière étape de sa vie et de sa création, constituera l'objet du second volume.

L'axe central de l'organisation interne des nombreuses, variées et disparates confessions de Panaït Istrati, est constitué par l'autobiographie écrite en 1923, à la demande de Romain Rolland, son grand et généreux protecteur et guide. Sur les ramifications de celle-ci, les textes du contenu de l'édition, mettent en relief, distinctement et fidèlement la fascinante et troublante personnalité de Panaït Istrati.

Les pages autobiographiques et les confessions de l'écrivain, d'après lui-même, aux Confessions de J.J. Rousseau, présentent organiquement, une double valeur. Ce ne sont pas des déclarations, elles n'évalent pas stéréotypiquement des dates, noms et faits, mais ont une valeur littéraire intrinsèque, sont des révélations d'une vie intérieure tumultueuse et passionnante, extériorisée avec l'art si caractéristique de l'écriture de Panaït Istrati, assimilables à son œuvre littéraire proprement dite, puisque, en dernière analyse, son œuvre n'est rien d'autre qu'une dramatique et impressionnante confession, une projection de son propre destin, une expression de son ahurissante expérience de la vie. C'est pourquoi ces pages si suggestivement structurées et soudées entre elles, offrent à la lecture un véritable et émouvant roman autobiographique.

En même temps, les confessions de Panaït Istrati se distinguent par leur valeur historico-littéraire, documentaire et interprétative d'un rare pouvoir cognitif. Tous lecteurs, de même que le chercheur littéraire ont, ainsi, à leur disposition une source informative d'une grande richesse et authenticité, mais qui dépasse sensiblement le niveau d'un simple outil de travail. Se reconstruisant lui-même le chemin de sa vie et de sa création, Panaït Istrati nous offre, en fait, la clef de la compréhension en profondeur de sa propre œuvre et personnalité et des caractères qui les définissent. Assumées dans leur essence intime, avec une totale sincérité, les confessions de Panaït Istrati jaillissent d'introspectives lucides, d'auto-analyses libres de tout préjugé, s'organisent en profession de foi indépendantes de tout dogme et font valoir sa propre vision sur la vie et les hommes, par le sens de la littérature et de l'art.



Panaït Istrati n'a pas écrit pour le divertissement, ni pour s'enrichir, mais parce que la vie elle-même et ses tragiques réalités l'y ont déterminé : «Je n'ai pas traversé la vie en humant une rose et contemplant langoureusement les étoiles. La compagnie d'une mère qui rentrait le soir à la maison, les mains crevassées par le gel et la lessive, qui rapiécçait indéfiniment, qui se privait de son pain pour m'acheter vêtements et livres, cette première compagnie m'a brouillé à tout jamais avec le monde inhumain qui a fait de la vie de nos mères un enfer terrestre». Il a écrit des pages d'une grande intensité dramatique parce que ses compagnons de souffrance et de lutte l'ont accompagné, tout au fond de son cœur, jusqu'à la table de travail ! «Au moment où je mets la main sur la plume et me penche sur la feuille vierge, je n'ai pas besoin d'inventer des balivernes à effet mélo-dramatique, ni tirer parti de la névrose humaine qui ne demande qu'à être distraite. Le regard scrutateur de mes compagnons de rêves surgissent des ténèbres du passé comme les vers luisants la nuit et me demandent d'être un homme avant d'être un littérateur. Eux, n'ont pas été à la fête. La vie leur fut impitoyable». Parmi ceux qu'il portait dans son cœur et au nom desquels il a écrit, écoutant leur appel à être avant tout un homme, se compte aussi «l'être vêtu de révolte sincère de Stepou Gheorghiu».

A la lumière de cette confession, l'orientation qu'a prise l'œuvre de Panaït Istrati dans tout ce qu'elle a de plus précieux, est bien explicable : «Je ne suis pas un marchand d'émotions fabriquées habilement entre quatre murs et je n'écris pas avec l'intuition de transformer le lecteur en un esclave sentimental des drames à dénouement, marchandise ordinaire d'un monde ordinaire, produit empoisonneur d'âmes, opium littéraire destiné à accaparer les esprits et à les rendre encore plus confus qu'ils ne le furent à leur venue au monde. Je m'adresse à l'homme pour lequel la vie est une lutte impitoyable depuis le jour où il a quitté les bancs de l'école primaire — comme ce fut aussi mon cas — à l'homme qui se débat entre les griffes de cette vie et qui cherche une planche de salut. Cette lutte est doublement implacable, car elle est menée en même temps contre les lois de la nature humaine et contre celles créées par l'homme». Avec la candeur de l'inaltérable pureté de son cœur généreux et sensible, en dépit de toutes les vicissitudes qui ont éprouvé son destin, l'écrivain brailois n'a jamais cessé de croire à l'essence noble de la condition humaine, cultivant, à l'instar de ses héros, le sentiment sublime de l'amitié. Nul, peut-être, n'a cru aussi profondément, aussi passionnément à l'amitié, le visant au seuil le plus élevé du don de soi, lui apportant un vibrant hommage : «L'amitié est l'amour qui ennoblit la vie et lui donne un sens. Elle se confond avec la générosité et c'est le seul sentiment désintéressé. Perdu, l'homme vit de sa traînée lumineuse. Plus jamais retrouvées, ses empreintes se voient sur tous les sentiers de la vie. Où que tu poses le pied, homme aimant, tu rencontreras l'amitié, sans quoi que deviendrions-nous lorsque arrivés quelque part on savait que rien ne nous y attend ? Qu'advient-il si à notre départ on était sûr que personne ne pensera plus à nous ?».

Ailleurs celui qui a incarné dans la littérature roumaine les plus exaltants exemples d'amitié, s'exclamait du fond de son cœur et de sa pensée : «heureux ceux dont l'âme connaît la passion de l'amitié. Elle est seule à savoir nous rendre la solitude moins mortelle et la vie supportable».

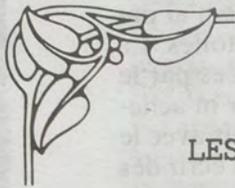
Pour comprendre complètement la vie et l'œuvre de Panaït Istrati dans leurs multiples corrélations et reflets, Alexandre Talex a créé par cette excellente édition, un appareil critique auxiliaire d'une importance et d'une utilité des plus grandes, imposant par sa richesse et l'exactitude des données.

Après une judicieuse étude introductive, il annexe la première chronologie détaillée de la biographie de Panaït Istrati et de la perpétuité de son œuvre pour la postérité. L'addenda nous offre d'amples extraits significatifs des commentaires critiques entrepris sur l'homme et l'écrivain, au pays et à l'étranger, au fil du temps, par ordre alphabétique de leurs auteurs. La bibliothèque exhaustive de l'œuvre de Panaït Istrati constitue, également, une remarquable contribution.

Teodor Vârgolici.

(Traduit du roumain par Hélène Guillermond).





LES HAIDOUCS. LA RÉACTION ROUMAINE ET PANAIT ISTRATI

Humanité du 22 septembre 1926

Panaït Istrati, écrivain roumain et français, vient de publier un nouveau livre : Domnita de Snagov.

Ce dernier livre de Panaït Istrati vient d'être interdit en Roumanie ; défense de l'y laisser pénétrer ; ordre d'en chasser tous les exemplaires qui y sont entrés. Voilà donc une œuvre qui se signale doublement à nous.

Le prolétariat français connaît et aime Panaït Istrati. Il l'aime d'abord pour lui-même. Il eut ce qu'on est convenu d'appeler une naissance « humble et obscure » ; c'était, il y a une trentaine d'années, dans un port roumain. Il fut pauvre et misérable, comme Gorki, se débattit éperdument contre l'existence, fit toutes sortes de métiers depuis celui de débardeur et d'ouvrier peintre, jusqu'à celui de photographe en plein air lorsqu'il alla échouer à Nice. Il était vaincu par la destinée, au fond du dénuement et du désespoir quand, à l'hôpital, il fut sauvé par l'appui que lui apporta Romain Rolland. Il publia un livre et il fut presque aussitôt célèbre.

Le peuple l'aime aussi pour son œuvre. Il fait solide et il fait grand. Il a la rudesse claire et l'idéalisme des imagiers d'autrefois. Et on sent bien que ses livres sont construits avec des morceaux de sa souffrance et de la souffrance fraternelle des esclaves et des exploités, de ces damnés de la terre qui acceptent encore d'être des damnés.

Son roman de début : Kyra Kyralina, qui appela si brillamment l'attention sur lui, à cause de l'énergie évocatrice et des ressources colorées d'un style simple et net, fut écrit en français. Il semble que Panaït Istrati, sans avoir eu le temps d'étudier le français dans tous ses détours, n'en connaît et n'en retient que les belles et claires richesses. Il publia ensuite Oncle Anghel, qui a plus de fermeté encore et d'envergure.

Puis, il fut l'historiographe-poète des Haidoucs. L'Humanité a publié, l'année dernière, des fragments de l'admirable livre intitulé Présentation des Haidoucs, qui classa définitivement Panaït Istrati parmi les écrivains européens.

Domnita de Snagov est la suite et la fin de l'aventure des Haidoucs. Ces Haidoucs sont, si l'on veut, des « brigands » qui, il y a trois quarts de siècle, parcouraient les campagnes de la Moldavie et de la Valachie, alors sous la domination turque et gouvernés par des acspodars nationaux nommés par les Turcs et vassaux des Turcs.

Mais ce sont des brigands d'une espèce particulière ; les brigands de la bonne cause. Ce sont des révoltés, des hors la loi qui combattent violemment les iniquités et les abus dont souffrent les paysans moldaves et valaques « sous le yatagan turc et sous le fouet national », et qui punissent les coupables. Ceux-ci pullulent dans ces régions qui, après avoir été écrasées par le piétinement des armées, sont en proie à la convoitise effrénée de l'opresseur turc et aussi, bien souvent, du boyard et même du paysan enrichi. L'esclavage et la rapine, avec tout leur cortège, s'abattaient sur ces populations. Les Haidoucs ont essayé d'organiser une « contre-rapine ».

A vrai dire, ils n'étaient pas très regardants sur le choix des moyens. Ils se jetaient tête basse dans la vengeance, qui avait presque toujours forme de meurtre. Cette méthode n'apportait guère que des semblants de soulagement à la masse des paysans spoliés, pressurés et battus, déchirés par les exactions, étranglés par l'impôt. Les attentats des Haidoucs étaient naturellement suivis de représailles et les choses n'avançaient pas beaucoup.

Mais c'était là la vieille « haidoucie » et justement, dans cette dernière période de son action, elle s'est transformée et épurée. Ces années suprêmes furent belles et grandes dans son histoire et marquèrent un superbe effort vers un idéal rationnel.

Ce fut grâce à l'influence du dernier capitaine des Haidoucs ; Floarea Codrilor, une femme. C'était la plus belle des femmes roumaines, et quand le vent soufflait sur la petite troupe des partisans, la chevelure d'or du capitaine se déployait comme un étendard.





Cette femme donna un sens plus profond et plus large à la violence lâchée des Haïdoucs. Elle leur assigna pour tâche de se rapprocher du frère paysan, de l'élever au-dessus de l'animalité où il s'est laissé choir — en vertu de ce principe que la masse esclave ne sera sauvée définitivement que par elle-même. Quoique armé jusqu'aux dents, et ne reculant pas à l'occasion devant la nécessité de châtier durement quelques gros coupables, le Haïdouc devient une sorte d'apôtre qui force les victimes éparses et innombrables à ouvrir les paupières et à lever les yeux.

Ces redresseurs d'iniquités, qui parcoururent la fourmilière humaine, disant d'eux-mêmes : « Nous sommes les hommes-échos ; tout résonne en nous ». Ils n'ont pas assez de leur propre vie, de leurs souffrances, et de leur bonheur, et « ils se sentent vivre toutes les vies de la terre ». Ils entendent partout le cri de la chair mordue, et ils sursautent avec tous les corps « entaillés par la bestiale peine du travail ».

Nous assistons à la tentative de réaliser dans ce cadre grandiose la renaissance de l'antique haïdoucie qui était bornée et se jetait dans les attentats isolés. Dans sa grande maison de Snagov, dont elle est la reine adorée, Floarea pousse ses fanatiques dans ces voies nouvelles. Elle s'occupe aussi de grande politique. Elle s'adonne à la cause de l'unification des deux principautés, Moldavie et Valachie, sous l'autorité d'un seul chef imbu d'idées libérales. Grâce à l'appui que, pour des raisons d'intérêt, la diplomatie française apporte à ce projet, celui-ci réussit, tout au moins momentanément : Alexandre Couza est nommé prince des deux provinces turques. Il y établit des lois justes et hardies : la terre aux paysans, et un frein aux rapines des grands personnages qui avaient insensiblement et de génération en génération, transformé leurs titres de chefs de communautés en propriétaires de territoires.

Mais les choses n'en tournent pas moins mal pour les pauvres Haïdoucs. Malgré leur courage, leur esprit de sacrifice, qui ne subsistent guère, il est vrai, que parmi les meilleurs d'entre eux, ils se heurtent à un état de choses qui est plus lourd qu'ils ne sont forts. Les temps ne sont pas encore mûrs pour l'affranchissement. Les rangs des héros s'éclaircissent. La maison de Snagov est assiégée par la police. De ceux qui peuvent échapper, quelques-uns se dispersent pour aller reprendre dans les bois le brigandage anarchiste d'autrefois. Les autres se laissent leurrer et séduire par l'appât d'une vie calme ou dorée. Ils disparaissent un à un à nos yeux, et il ne reste plus guère que celui qui nous raconte le dernier sursaut de leur hautaine et vaine épopée.

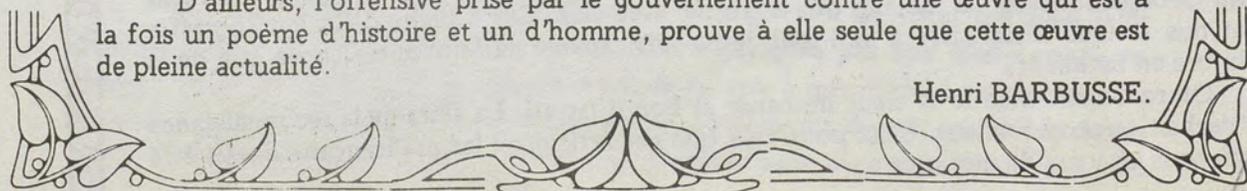
Au reste, Alexandre Couza est renversé, l'espérance des populations s'éclipse. Tout revient comme avant, avec l'élection de Charles de Hohenzollern comme roi de Roumanie.

Cette lumière que fait jaillir le poète sur les faits et l'état d'esprit qui ont précédé l'avènement de la dynastie actuelle de Roumanie, voilà la cause principale de l'anathème officiel contre ce livre. Il y en a d'autres : dans sa préface, Panaït Istrati évoque la réaction présente en Roumanie et les moyens barbares qu'elle met en œuvre.

Il a tort, à mon sens, de considérer qu'à côté des souffrances actuelles des paysans roumains et des traitements odieux qui leur viennent d'en haut, le récit d'événements passés perd de son importance et de sa signification. En réalité, rien n'a changé, et c'est la même misère populaire entretenue par les mêmes moyens ; c'est la même plaie dans les masses. L'identité du sort des paysans en 1850 et de ceux de nos jours prouve de façon éclatante qu'il y a d'autres remèdes à apporter au mal que des changements politiques dans les capitales, et tout cela renforce, par le poids même de l'histoire, la cause de la révolution prolétarienne. C'est lui apporter un argument terrible, mais capital, que de montrer l'étendue, aussi bien dans le temps que dans l'espace, de l'anomalie fondamentale dont il résulte tant de misères et de malheurs : l'exploitation de l'homme par l'homme.

D'ailleurs, l'offensive prise par le gouvernement contre une œuvre qui est à la fois un poème d'histoire et un d'homme, prouve à elle seule que cette œuvre est de pleine actualité.

Henri BARBUSSE.



NICOLAI IZIGANOV

NOTE :

Des amis nous ont demandé de publier les premiers textes d'Istrati en langue française. Le n° 15 contenait la « lettre ouverte d'un ouvrier à Henri Barlousse » (La Feuille - Genève 16/9/19). Voici aujourd'hui « NICOLAI IZIGANOV », paru dans le journal « L'HUMANITE » du 27 mars 1921.

Cravaché par Romain Rolland, Istrati commence à écrire des nouvelles qu'il envoie à Villeneuve. Si R. Rolland avait été littéralement emballé par le texte de 16 pages qu'Istrati lui avait envoyé à Interlaken en 1919 il était inquiet de voir Istrati laisser tant de génie se consumer sans produire.

En 1921, 1922 l'activité littéraire d'Istrati est restreinte. Avec « Nicolai Tziganov », nous avons « Une Rencontre » datée de mars 1921. En janvier 1922, Istrati écrit la première version de « Sotir ». Le manuscrit a été perdu.

C'est pour cela que cet article de l'Humanité devrait être exhumé. Il n'apporte rien à la gloire d'Istrati mais il montre quelle lutte a dû soutenir Istrati pour maîtriser la langue française. Ce récit nous intéresse également parce que c'est comme un premier brouillon de « Codine », considéré plus tard comme un chef d'œuvre de notre écrivain.

Lorsque cet article parut, Istrati n'en fut pas particulièrement enchanté. Nous en avons une preuve dans le fragment de sa lettre du 30 mars 1921, adressée à R. Rolland :

« La publication dans « L'Humanité » de mon récit, a eu un effet contraire de ce qu'on pouvait s'attendre et cela soulève une question qui me sera fatale. Je n'accepterai jamais qu'on publie mes récits tels qu'ils sortent de ma plume et j'avais privé Desprès d'y mettre une main française à mon conte, pensé et écrit en roumain. »

« Qu'il n'ait pas eu le temps, c'est un fait, mais le récit n'a pas gardé ni le peu de soins que j'avais mis dans le manuscrit. Même le titre clair et facile à déchiffrer, est changé Iziganov (au lieu de Tziganov), et ainsi il y a du russe au lieu d'avoir du roumain. Quant à l'orthographe et aux mots sautés, n'en parlons plus. J'ai eu honte des gens d'ici qui m'ont reconnu sous le pseudonyme. »

« Je n'ai rien écrit à l'Humanité à part un mot de remerciement Camarade Martinet, et je ne leur dirai rien ; chacun fait ce qu'il peut ; mais je ne continue plus. De cette littérature-là j'aurais pu publier des volumes jusqu'à présent dans ma langue, et même de plus soignée, si j'avais tenu d'être absolument un « écrivastre ». Mais (je commence à perdre toute modestie) j'ai voulu dans tous mes actes le parfait, le parfait possible, le tout ou rien ! »

Ce qu'Istrati ne dit pas, ce sont les terribles soucis matériels qui l'assaillent et ne sont pas favorables à la création littéraire.

Bien sûr R. Rolland lui répond et le reconforte. « Seulement, un mot en courant. J'ai si peu de temps... (...) J'ai lu notre récit. N'ayez pas d'inquiétude pour votre français. Il y a de grosses fautes, mais faciles à corriger. L'essentiel est que vous avez le don du style, et que même vos inversions étrangères, parfois en français, sont bonnes à consacrer, car elles se calquent avec souplesse sur le mouvement de votre pensée (...).

En tout cas, vous pouvez avoir confiance. Votre vocation d'artiste est évidente. Et en quelque langue que ce soit, vous seriez, vous êtes un écrivain (R. Rolland - titre du 29 mars 1921).

C'est l'honneur de R. Rolland d'avoir non seulement pressenti, découvert mais encourager ce vagabond qui venait de se trancher la gorge.

Nous avons publiée dans le n° 14 des « cahiers » (mai 1979) « Une rencontre », le deuxième essai d'Istrati, page douloureuse. Ce manuscrit était inédit avant notre publication.

P. Istrati a dû envoyer à son ami Georges Ionesco la copie des deux lettres d'encouragement de R. Rolland. C'est ainsi que Ionesco ouvrit un large crédit à Istrati et l'installa à l'Hautil. C'est là que l'écrivain termina le mouvement de « Sotir », Kir Nicolas, oncle Anghel et Mikhaïl.

Dans la préface de Kyra Kyralina, Istrati rend hommage à ceux qui lui firent confiance.

« Avec ce fouet sur les reins - et aussi grâce à l'avoine que m'offrait généreusement l'ami Georges Ionesco. Je me suis mis à trotter avec élan. Les « Récits d'Adrien Zograffi » sont dus à nous trois. Livré à moi seul, je ne suis capable de faire autre chose que de la peinture en bâtiment ».

On reconnaît bien là le cœur immense et bon d'Istrati. La fibre de la reconnaissance lui cachait sa propre valeur. C'est pour cela que cet article, en langue française devait être remis sous les yeux de nos amis.



LA VIE INTELLECTUELLE
CONTES et RÉCITS

Nicolai Tziganou

Ceci est un épisode du commencement des luttes révolutionnaires dans ma ville, bien loin d'ici.

Vers 1909, lorsque je rentrais d'un de mes voyages, je fus élu secrétaire du syndicat du port, une des plus fortes organisations de mon pays. Le syndicat n'était qu'à quelques mois de sa constitution, mais le mécontentement était si grand à cause des machines nouvellement introduites, que nous fûmes débordés par la volonté générale d'entrer en grève. Les armes nécessaires dans des pareilles batailles ne nous manquaient pas, nous avions notre coffre-fort bien garni, nous pouvions compter sur les trois-quarts de la corporation et surtout sur l'endurance des travailleurs, à qui le comité octroyait un secours de grève, de trente sous par jour pour le père de famille et un franc pour le célibataire.

Mais il y avait un quart des travailleurs qui n'était pas avec nous et qui pouvait nous donner beaucoup de fil à retordre. Il faut ajouter ce détail important que les ouvriers du port était de cette partie de l'humanité dont les mœurs ne peuvent qu'attrister une civilisation. Ils buvaient jusqu'à l'abrutissement, portaient tous des couteaux et pour un rien s'entrouvraient le ventre. Mes souvenirs d'enfance étaient peuplés de scènes atroces d'éborgements inutiles et à ce moment, quand j'étais leur porte-parole responsable, j'étais le dernier à me laisser tromper par leur apparence docile.

La grève fut déclarée et dans cette ville danubienne ce fut un spectacle inconnu que les manifestations de trois mille hommes accompagnés par leurs femmes et leurs innombrables enfants, un ensemble de plus de dix mille âmes.

La première semaine s'écoula dans des tractations sans résultat et le moral tînt bon. Mais le commencement de la seconde fut marqué par une défection d'une centaine d'hommes et par des chicanes policières. On nous interdit les manifestations et il n'y eut plus moyen de trouver une imprimerie pour l'impression de nos manifestes, ni une salle publique pour nos réunions. Nous dûmes courir dans une autre ville pour l'imprimerie et nous contenter de notre petite salle qui renferme à peine un millier d'hommes, les autres restant dans la cour ou dans la rue, harcelés par les agents qui ne se rendaient pas compte du risque qu'ils couraient. Notre propre police faisait des efforts surhumains pour contenir les grévistes qui, d'un moment à l'autre, auraient pu se ruer sur les provocateurs.

Les défections se succédaient, et vers la fin de la seconde semaine, cinq cent malheureux allaient grossir les rangs des jaunes. Les fonds s'épuisaient et je regardai avec effroi les visages s'assombrir, les yeux troubles cherchant à l'horizon une solution dans la violence.

Très tard dans la nuit, je sortais d'une séance de comité pour aller à ma demeure, accompagné par une garde de gens «au palais noir», selon notre expression, qui attribue aux chiens au palais noir une grande méchanceté. A quelques pas de ma porte, dans la banlieue, je me séparai d'eux par une poignée de main qui avait failli m'écraser les phalanges, et à peine avais-je fait quelques pas que tout-à-coup, un homme aux proportions gigantesques surgit de la terre à mes côtés. La nuit était très noire, le silence n'était interrompu que par les aboiements de nos armées de chiens dont l'anthropologiste, Eugène Pittard, de Genève, parle avec peu d'enthousiasme.

J'avoue ma surprise désagréable. Mon premier mouvement fut de porter la main vers la poche où j'avais un browning, pas bien méchant, mais l'homme me rassura sans retard :

— Tiens-toi tranquille, tovarache ; ce n'est pas pour te faire du mal que je viens te trouver ... Dis, tu es très fatigué, c'est vrai, mais ... pour le bien de la cause ne voudrais-tu pas m'accompagner dans un lieu plus sûr ? ... J'ai quelque chose à te dire ...

Pour le bien de la cause ! ... Mon Dieu, devant quel sacrifice reculer pour le bien de la cause ! ... Je regardais ce colosse, sa face presque aussi noire que la nuit, et à la voir j'aurais mis au défi les plus forts psychologues de me dire si son âme cachait des projets innocents. Mais, il rit, montrant une denture à envier même la nuit, et alors je le reconnus.

— Nicolai Tziganou ! m'écriai-je.

— Lui-même ... et très flatté de me savoir connu par notre secrétaire.

— Mais vous n'êtes pas organisé et vous ne pouvez pas l'être, ajoutai-je avec un sentiment de gêne.

— Alors ! ... C'est de ma faute ? Et pour y être admis, quels certificats exigez-vous ? Je n'en ai pas d'autres que ceux délivrés par les pénitenciers.

Et me prenant par le bras, avec toute la douceur qu'il pouvait y mettre, nous partîmes lentement.

Nicolai Tziganou était un de ces hommes attristants pour la civilisation dont je parle plus haut. Il était des ouvriers du port, le plus fort buveur, le plus orgueilleux et le plus violent. Il avait plusieurs meurtres à son actif et pour ne pas qu'il passât toute sa vie au bagnon, sa mère, par peur d'un tel fils, avait dû vendre les deux propriétés qu'elle possédait et payer des avocats « influents ». Il comptait quand même environ trois lustres passés aux travaux forcés dans nos mines de sel.

A ce moment il s'était « assagi », car il touchait à la cinquantaine, mais on craignait sa force autant que la mort.

« Pour le bien de quelle cause veut parler cet homme ? » me demandais-je. Mais il comprit mon embarras et parla comme suit :

— As-tu peur de moi, mon gars ?, me dit-il en passant son bras autour de mon cou, très familièrement, et accélérant un peu le pas.

— Et pourquoi n'aurais-je pas peur ? Es-tu un ange ?

— Mais pourquoi te ferais-je du mal, à toi ?

— Pourquoi en as-tu fait à d'autres ?

— A d'autres ?

Et il fut un moment perplexe :

— A d'autres ! ... Ah, mon brave ami, veux-tu me juger, toi aussi ? Cela m'est très désagréable, vois-tu ?

Et comme il s'était rappelé ses multiples cours d'assises, il se dressa brusquement, ralentit le pas, et d'une voix saccadée, demanda dans la nuit profonde :

— Pourquoi ai-je fait du mal à d'autres ? Pourquoi ?

Puis, se tournant vivement vers moi :

— Eh bien, je ne sais pas pourquoi, mais ... peux-tu me le dire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu es né avec des mauvais instincts ...

— C'est tout ce que tu peux répondre à un criminel comme moi ?

— ... et peut-être y a-t-il d'autres causes aussi ! Ajoutai-je.

— Peut-être ..., répéta-t-il, peut-être ? ...

Et prenant son chapeau, il commença à s'éventer, car la nuit était trop chaude.



pour se sanguin embrasé. Il se tut, mais on pouvait deviner qu'il n'avait pas fini. De sa lourde tête, il pensait. Nous traversâmes le port, situé sur la fosse semi-circulaire qui entoure la partie de la ville, non protégée par le Danube. Devant un reverbère, il s'arrêta et mettant son bras sur mon épaule, il me regarda avec des yeux de tigre, qui voulaient être bons :

— Vois-tu cette fosse ? ... Eh bien, si c'était un autre à ta place qui m'eût demandé pourquoi j'ai tué, je l'aurais envoyé là-dedans chercher la réponse ... J'ai eu cette envie chaque fois que mes juges m'ont demandé pourquoi j'ai tué mais j'étais dans les fers et bien gardé ... Alors je baissais la tête pour ne pas laisser voir mon visage devenu noir comme une chemise de forçat, et ils pensaient que je me repençais, ou tout au moins, c'est cela que mon défenseur prétendait, pour me soulager de mes péchés et de mes écus ... Une autre fois ne demande donc plus aux criminels pourquoi ils tuent, mais si tu tiens à le savoir, va les rejoindre au baignoir et cause avec eux en « copain », en frère. Alors tu le sauras sans leur demander, et si tu as un cœur de femme, tu auras encore de la pitié, chose qu'ils détestent ... Maintenant, allons ...

De l'autre côté du pont, il entra dans la cour d'une taverne fermée et ouvrant une porte, je vis une dizaine d'hommes de la même catégorie que mon compagnon, mais moins illustres, assis autour d'une table rectangulaire et buvant. Ils parlaient à voix basse et à mon apparition, ils me firent des mines aussi accueillantes qu'il était en leur pouvoir. Je ne comprenais rien. Tziganou me montra une chaise, s'assit à mon côté et me versant du vin, dit :

— Tu n'es pas buveur, je le sais, mais il faut aboyer avec les chiens, hurler avec les loups, et avec des hommes de droit, il faut parler justice. Avec des gens de notre étoffe, tu feras semblant de nous tenir compagnie. Pendant ce temps je te ferai savoir pourquoi je t'ai fait venir ici : c'est pour t'aider à gagner la grève qui tombe malgré tes discours, mon vieux ! ...

Et il tapa un coup si fort à la table que les verres sautèrent en l'air. Un rire général répondit à mon étonnement :

— M'aider à gagner la grève ? ... Mais cela n'est pas en notre pouvoir.

— Mais si, cher secrétaire, et très bien ; c'est en appliquant notre loi habituelle, mais c'est pour la cause cette fois-ci.

Je me levai, révolté :

— Vous n'irez pas faire des histoires dans le port, je vous en prie. Les autorités ne cherchent que cela pour commencer la répression.

— Ne vous énervez pas, s'il vous plaît. Nous nous permettons de vous rappeler qu'aucun de nous ne figure dans vos registres. Ce sera une action isolée, que vous flétririez « avec la dernière énergie » du haut de la tribune. C'est clair, c'est net, ça tient du code, vous comprenez, ce code nous a distribué tant de fois de la justice que nous en sommes devenus des hommes de droit. Puis, nous ne ferons pas trop de mal, pas trop, voici ...

Et l'homme « de droit » sortit, ainsi que quelques autres, de terribles matraques, enfilées à leur ceinture ...

.....
Je fus reconduit à la maison.

Le travail dans le port commençait à cette époque avec les premières lueurs de l'aube, quand la nuit n'était pas encore dissipée. Le lendemain de cette nuit, pendant que je me trouvais au bureau, les fenêtres grandes ouvertes, abasourdi par le vacarme des grévistes, des hourras retentirent tout à coup :

— Qu'est-ce que c'est ?

Un gréviste, tout essoufflé, tomba dans mon bureau :

— On assomme les « jaunes » à coup de matraque ! ...

— C'est très mal, répondis-je avec hypocrisie, penché sur mes paperasses.

— C'est très bien ! ... me répliquèrent en chœur tous ceux qui m'entrouaient
ce ne sont pas les nôtres, mais la bande de Tziganou qui applique la loi.



C'est seulement trois ou quatre jours que cette «loi» fut appliquée, aussi bien aux «jaunes» qu'aux agents qui eurent le mauvais goût de les protéger, puis les armateurs et le préfet appelèrent une délégation des grévistes avec laquelle on causa poliment et on tomba d'accord.

— Ne te disais-je pas, mon vieux, qu'avec les loups, il faut hurler et qu'avec les hommes de Droit, il faut parler justice ? ...

C'était Nicolai Tziganou qui me criait cela, peu de jours après, en passant.

P.I. Dellabraila



Le Personnage de L'AVENTURIER dans L'Oeuvre Romanesque de PANAÏT ISTRATI

* * * * *

Notre Association a le grand bonheur de présenter ici un extrait du premier travail de Maîtrise Universitaire sur Panaït ISTRATI présenté par Mlle Diane VASILESCU sous la direction de Monsieur M.A.DASPRE, Directeur à la Faculté des Lettres et Sciences Sociales de Nice.

Il est bon de rappeler que grâce à Mr.DASPRE, notre Colloque Intrenational sur Panaït ISTRATI en 1979 fut un succès.

Il a su orienter une de ses élèves vers une Maîtrise sur une analyse de "l'Aventurier" dans l'oeuvre romanesque de Panaït ISTRATI.

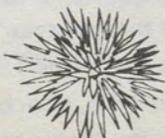
Mlle Diane VASILESCU, dont le père, Roumain d'origine est professeur à la Faculté de Nice, est également un Adhérent de notre Association.

Mis au courant du travail de cette étudiante, nous l'avons vivement encouragé et persuadé que sous la direction de Mr.DASPRE un excellent travail pouvait être réalisé.

Mlle Diane VASILESCU a donc recherché dans toute l'oeuvre romanesque de Panaït ISTRATI la représentation, l'idée qu'il se faisait de "l'Aventure" et de "L'Aventurier". Elle l'a fait avec beaucoup de bonheur avec un choix judicieux des textes dans un ouvrage particulièrement important qui mériterait qu'un Editeur mette sous les yeux du grand public ce travail de recherche démontrant comment cet aventurier qu'était Panaït ISTRATI considérait "l'Aventure" comme une philosophie de la vie.

Nous présentons dans les pages suivantes l'Introduction et la Conclusion du Mémoire de Maîtrise de Mlle D.VASILESCU, et dans les prochaines parutions de nos modestes "Cahiers" nous vous présenterons les chapitres essentiels de ses Travaux.

H. COURBIS



INTRODUCTION



Il est le mangeur de temps et d'espace, le furieux voyageur qui se promène à travers les âges et les mondes, comme vous à travers les sentiers, ... comme nous à travers les vains songes et les labeurs incessants.

Mario PROTH

A première vue, un sujet tel "Le personnage de l'aventurier chez Panaït ISTRATI" pourrait évoquer un thème depuis longtemps exploité. Or, nous n'avons pas l'ambition d'élargir - et nous ne le souhaitons pas - le débat sur l'aventure en général. Il reste délicat d'employer le terme "aventure" : il est utilisé pour des productions et des auteurs différents, et parfois même sans points communs ou liaisons entre eux.

Les présentes pages concernent seulement la conception de l'aventure et les "aventuriers" de P. ISTRATI. Nous choisissons cette optique particulière afin de mettre en relief les caractéristiques qui distinguent ces aventuriers et cette aventure, de l'idée plus ou moins conventionnelle, donnée par d'innombrables ouvrages.

Notre but ne réside pas dans la comparaison de l'aventure "selon P. ISTRATI" avec d'autres aspects de "l'Aventure". Il ne s'agit pas non plus de tirer de l'étude suivante une définition de l'aventure en général. Nous nous bornerons à observer "l'univers aventureux" créé par l'oeuvre de P. ISTRATI et ses personnages.

Nous nous limitons donc à ses livres et à la réflexion qu'ils nous imposent.

La plupart des critiques se sont penchés sur "l'homme", le cas "ISTRATI" et ont laissé souvent de côté son oeuvre même. Ses implications politiques, réelles ou prétendues, concentrent toute l'attention de ces lecteurs. Il ne faut pas oublier le fait suivant : P. ISTRATI est un écrivain, révolté certes, un écrivain qui n'entre pas dans la définition "homme de lettres". Il écrit la misère, la violence, la révolte.

Mais il n'est pas un théoricien politique et moins encore un homme politique ! Les tentatives de "récupération" partielle à partir de ses écrits restent trompeuses. Ou plutôt, elles ont masqué les regards artistiques que l'on doit porter sur une production littéraire, et détourné à des fins "biographiques" les événements des romans. Bien entendu, nous posons le problème des détails "vécus" et retracés dans les livres. Cependant nous jugeons excessif l'emploi des récits fictifs pour "reconstruire" toute une vie d'homme et affirmer catégoriquement "P. ISTRATI est tel ou tel personnage, à telle époque". De toutes façons, l'écrivain trace son portrait avec sa plume, volontairement ou non. C'est pourquoi la meilleure présentation de P. ISTRATI demeure la présentation de ses romans.

Leur sélection ne se place pas au niveau du critère quantitatif, malgré le nombre retenu. Seuls *La famille Permulter*, par ailleurs co-signé par Josué Jéhouda, et *La Maison Thüringer*, nous ont paru trop "ponctuels" pour vraiment entrer dans l'unité du sujet. Chacun de ces deux romans constitue un "tout" en retrait, par rapport aux autres. Les quatorze oeuvres choisies forment un corpus adéquat, en vue de notre étude.

Le libellé de cette dernière pourrait porter à confusion. Nous préférons le singulier collectif "le personnage" pour désigner le grand nombre de personnages qui parcourent les pages de P. ISTRATI. Néanmoins ce terme représente plus souvent les deux "héros" en titre : Adrien Zograffi et Mikhaïl Kazansky. Ils sont tous des "aventuriers" et chacun correspond à une voie différente de l'aventure.

Nous ne reviendrons pas sur l'explication initiale. Mais nous précisons que "l'aventurier-vagabond" ne ressemble pas à "l'aventurier" communément raconté par les romanciers. Le narrateur ne manque pas d'exprimer, tel un clin d'oeil au lecteur, sa signification propre de l'aventurier.

Et c'est justement en vue de découvrir et de comprendre cette signification, que nous avons établi une tentative d'approche progressive.

La présentation des aventuriers nous conduit vers une diversité qui rend difficile toute synthèse. D'autre part, afin de mieux cerner l'aventurier de P. ISTRATI, nous n'allons pas énumérer les voyages, les dates, les pays et les rares descriptions, mais voir avec un certain recul ces voyages et observer l'évolution des personnages.

Il ne faut pas se méprendre à ce sujet sur nos intentions : notre étude tend à chercher sous l'aventure "géographique" et sociale, l'aventure personnelle de quelques personnages et surtout d'un jeune vagabond.



CONCLUSION



Au terme de cette étude générale sur "l'aventurier chez Panaït ISTRATI", nous pouvons nous expliquer sur certains points.

Nous ne concluons pas sur une justification, certes pas. Cependant nous voudrions apporter quelques précisions sur la lecture entreprise et le "choix" délibéré des oeuvres.

En effet, des livres tels Méditerranée (I et II), Mes Départs, Pêcheur d'Eponges, Bureau de Placement, se trouvent parfois privilégiés, par rapport à des romans comme Kyra Kyralina, Présentation des Haïdoucs, Domnitza de Snagov, beaucoup plus connus et plus plébiscités. Nous avons mis l'accent sur les "aventures" d'Adrien Zograffi et de ses amis, afin de délivrer Panaït ISTRATI de son "étiquette" limitative : "conteur de légendes". Ce fait reste totalement vrai par ailleurs, et nous ne le réfutons absolument pas. Il constitue même l'un des plus grands attraits de l'écrivain.

Néanmoins nous désirions "voir" au-delà du folklore et de ses charmes, l'importance du voyage pour P. ISTRATI et par conséquent, de l'aventurier.

Notre but ne résidait pas en un jugement de valeur catégorique sur l'oeuvre et le style, mais simplement dans la révélation de l'aventure selon l'auteur.

P. ISTRATI fait agir ses personnages d'aventuriers devant nos yeux; il nous offre de l'aventure, une présence, une force à exploiter dans l'avenir, un tourbillon d'existences, plus qu'une définition exhaustive.



Le rêve de l'aventure se confond avec l'aventure réelle, et le vagabond, par certains traits, se conforme à la réflexion de T.E. LAWRENCE :

"Tous les hommes rêvent, mais pas également. Ceux qui rêvent la nuit dans les replis poussiéreux de leurs pensées s'éveillent le jour et rêvent, que c'était vanité : mais les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent agir leur rêve avec les yeux ouverts, pour le rendre possible" (fragment d'une introduction supprimée des Sept Piliers de la Sagesse).

Ainsi les contradictions règnent dans le personnage de l'aventurier, "rêveur éveillé", et dans les pages écrites; mais elles traduisent la discrète et insatiable quête d'un absolu, et une sincérité sans mesure.

La générosité du vagabond et sa passion de la révolte, sont "actions" individuelles et pourtant en faveur de la vraie vie, de l'Homme. Elles dépassent toute considération sur le "talent" de l'auteur et le sens précis de l'anecdote.

Panaït ISTRATI mourra comme ses personnages, sans aucun avoir ni "gloire" parce qu'il a vécu et écrit en vagabond, sans jamais perdre sa foi en l'aventure de l'existence.

***** Assemblée Générale *****

L'Assemblée Générale de notre Association se tiendra

10 OCTOBRE 81 à 18 Heures à la Salle du
SALLE du COLLEGE COOPERATIF 2° Et. (1)

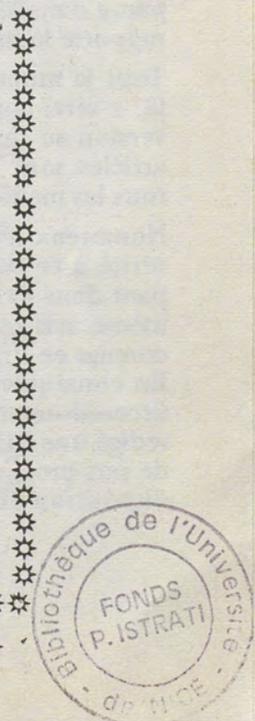
Avec l'Ordre du Jour suivant/:

- 1°) - Bilan d'activité.
- 2°) - Compte Rendu financier.
- 3°) - Les "Cahiers de L'Association.
- 4°) - Election des Membres du Comité d'Action.
- 5°) - Questions diverses.

Le présent Avis tient lieu de Convocation.
Nous comptons vivement sur votre présence.

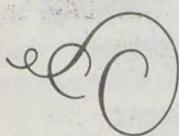
Le Secrétaire H. COURBIS

(1) La Salle du College Coopératif se situe :
7 Avenue FRANCO-RUSSE PARIS (7°)

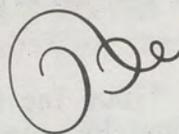




Un inédit en français de Panaït Istrati



Deux Accidents



INTRODUCTION A L'ARTICLE «DEUX ACCIDENTS»

Retourné à Braïla, en automne 1930, Panaït Istrati reste là-bas - avec quelques interruptions, - jusqu'en janvier 1932. Malade et vaincu dans sa foi, il fait des efforts sur-humains pour refaire l'équilibre de sa vie, pour continuer son œuvre. Il commence un nouveau cycle *La Vie d'Adrien Zograffi* et réchauffe son âme meurtrie avec l'amitié de quelques écrivains roumains et étrangers (M. Sadoveanu, Cezar Petrescou, Demosthène Botez, Romulus Cioflec, I. Mironescou, Joseph Jolinon, A. M. de Jong, Ernest Bendz, Isaac Horovitz, François Franzoni, qui lui sont restés fidèles.

Dans cette période-là, il commence son activité dans la presse roumaine d'abord à Braïla, dans les pages des quotidiens ANCHETA (L'ENQUETE) et CURIERUL (LE COURRIER).

L'ENQUETE lui a publié cinq articles :

- *Les artistes de chez nous* (le 27 octobre 1930), - plaidoirie pour l'œuvre du peintre braïlois *Basile Petrea*, qui se trouvait en misère.

- *Pourquoi je me suis retiré à Braïla* (décembre 1930), - émouvante confession sur les raisons qui l'avaient décidé de quitter l'Occident et retourner dans sa ville natale.

- *Une explication* (le 17 décembre 1931), - concernant son initiative d'organiser un «thé littéraire» pour «prendre contact spirituel avec ceux auxquels je fais appel à la bourse en faveur des malheureux de notre cité».

- *Deux accidents* (le 25 décembre 1931), - quelques faits et réflexions durant l'un de ses voyages à Paris.

- *Adolescence tourmentée* (le 24 avril 1934), - commentaire sur l'état d'esprit de la jeunesse, provoqué par «un crime perpétré par les deux élèves de lycée».

Trois de ces articles ont été traduits en français et parus dans nos «cahiers, ancienne série, comme suit : *Adolescence tourmentée* (no. 5) ; *Pourquoi je me suis retiré à Braïla* (no. 9/novembre 1971) ; *Une explication* (no 13/avril 1973). Cette série étant épuisée, ils seront republiés dans les uns des numéros suivants.

Dans l'autre quotidien braïlois LE COURRIER, Istrati a publié un seul article : *Sur l'esprit d'humanité* (le 29 décembre 1931), qui est une réponse à une *Lettre ouverte*, parue dans le même journal, au sujet du «thé littéraire» organisé par lui et qui avait rapporté le montant d'une recette de 10.000 lei pour les pauvres de la ville.

Tout le monde sait que l'activité de Panaït Istrati, dans la presse roumaine de temps-là, a servi comme prétexte pour Barbusse d'accuser notre écrivain de trahison, conversion au fascisme etc. La langue roumaine n'ayant une circulation universelle, ces articles sont restés inconnus aux lecteurs français, facilitant ainsi le colportage de tous les mensonges et calomnies.

Nombreux lecteurs et chercheurs littéraires nous ont écrit, désireux de connaître la vérité à ce sujet, même si cette affaire a été classée par Claude Prévost, dans son article paru dans l'«Humanité», du 21 avril 1978, qui fait justice à Istrati. Nous sommes de même avis que cette activité de Panaït Istrati, dans la presse roumaine, doit être connue en France et ailleurs, pour que lumière soit faite sur ces documents incriminés. En conséquence, nous avons pris la décision de traduire et publier dans nos «Cahiers», successivement, tous ces articles de Panaït Istrati. A notre demande, l'ami Al. Talex a rédigé une BIBLIOGRAPHIE COMPLETE de cette activité et qui sera incluse dans un de nos prochains numéros. Ainsi les chercheurs littéraires et nos amis auront à leur disposition un précieux instrument de travail et d'information.

Marcel MERMOZ





Ci-dessous, l'article de *Panaït Istrati* : *DEUX ACCIDENTS*, paru dans le journal *L'ENQUETE*, du 25 décembre 1931, traduit en français par notre amie *Hélène Guilliermond* :



Il me semble que l'homme serait meilleur s'il se rendait compte à quel point il est exposé aux malheurs de toutes sortes. Parmi ceux-ci, les accidents violents qui lui mutilent le corps ou qui lui écourtent la vie alors qu'il s'y attend le moins, sont ceux qui le guettent à chaque pas.

Au cours de mes incessants voyages ou plutôt, dans ma vie vécue à peu près tous les trois mois sur un autre coin de la terre, il m'est arrivé d'être le témoin de mille, mille malheurs. En tant que peintre en bâtiment, débardeur dans des ports et ouvrier dans des usines, j'ai vu des hommes tomber du haut des échaffaudages ou des cales vides des bateaux de grand tonnage, j'ai vu des corps déchiquetés par des machines, des bras et des jambes arrachés sous mes yeux et entraînés par des courroies de transmission, des corps enflammés par l'explosion d'un gaz et carbonisés. Mais, parmi tous les accidents auxquels il m'est arrivé d'en être le témoin, deux m'ont impressionné au point de me sentir au bord de l'abîme mystique dans lequel la raison chavire. Les deux ont eu lieu au cours de l'été de cette même année (1931) à quelques semaines seulement l'un de l'autre, lors de mon dernier voyage en France. Avec le premier accident débutait mon voyage, avec le second, il s'est achevé.

Voici la narration de ces deux catastrophes.

Dans la soirée du 19 juin, je partais avec le « Simplon » de Bucarest. Il y a lieu, ici, de dire que dans mes voyages j'ai deux comportements différents envers les gens. Si je me trouve en troisième classe, je suis sociable, je prends part aux discussions ou je me contente d'écouter les bavardages qui m'entourent ; car les gens simples sont naturels, sont ouverts, disent ce qu'ils pensent, de sorte qu'on peut facilement lire dans leur cœur bon ou mauvais. Tout à fait autrement je procède lorsque je voyage dans les autres classes ou dans des wagons-lits où, en général, l'homme dit « bien élevé » est un singe hypocrite qui ne fait que guetter votre pensée. Ici, tout ce qui se dit est faux, c'est pour la galerie et les relations faites sont suspectes comme partout dans le « beau monde ». Ici, je n'ai rien à donner, rien à prendre et donc, je préfère me retirer en moi-même ou me coucher.

Si j'avais procédé cette fois-ci aussi conformément à mon habitude en me couchant immédiatement, je n'aurais rien su de l'accident qui allait avoir lieu peu de temps après le départ de Bucarest. Je ne l'ai pas fait car une vieille dame, voisine de compartiment, tenait à raconter à qui voulait l'entendre dans le couloir, la cause qui l'avait déterminée à aller à Paris : elle y avait perdu une fille mariée ; elle avait pris feu en manipulant de l'alcool et avait été brûlée vive.

Ce n'est pas tant le fait lui-même qui m'avait intéressé, mais plutôt la manière dont il était relaté. La dame en question parlait de cette mort horrible de sa fille tout comme elle aurait expliqué une recette culinaire. Sa fille était belle, jouait du piano et surtout avait des mains divines. Moribonde elle ne cessait de pleurer ses adorables mains. Et la mère endolorie terminait son récit avec une ineptie à vous couper le souffle.

— A cette occasion, disait-elle, j'ai parlé au téléphone avec Paris. Eh bien, vous ne pouvez vous imaginer combien clairement et distinctement on entend. On reconnaît la voix de la personne comme si elle était dans une chambre voisine ! Alors que notre téléphone bucarestois, ah ! là là, quelle misère !

Je contemplais cette monstrueuse banalité maternelle et je la rapprochais de celle de la baronne de Suisse que j'ai relaté l'année dernière (1) et qui, devant le cadavre de son fils, grand sportsman, semblait vexée qu'un tel héros ait pu mourir en tombant d'une hauteur «de deux mètres seulement». Dans le cas présent, l'horrible mort par brûlure n'empêchait pas sa fille de regretter ses belles mains et non plus la mère d'admirer le téléphone Bucarest-Paris.

Il s'était fait tard, les gens commençaient à se retirer dans les compartiments et, moi, j'étais toujours là à écouter, pétrifié, les stupidités de cette âme morte de parvenue, lorsqu'un choc brutal ébranla tout le convoi. Le bolide stoppa brusquement en pleine campagne et pleine nuit. Je pensais que quelqu'un avait tiré le signal d'alarme, mais étant descendu du train, des gémissements lointains me firent comprendre qu'un malheur était arrivé.

Les voyageurs se mirent à leurs fenêtres, scrutant l'obscurité : «Qu'y a-t-il ?», «Qu'est-il arrivé ?». J'accourus vers la locomotive autour de laquelle des ombres humaines, portant des lanternes, tournaient en discutant. Dans le calme de la nuit, une voix affligée, probablement celle du mécanicien, résonnait sinistrement :

— J'ai heurté un camion de cerises !

C'était une réponse donnée au chef du train dont je n'avais pas entendu la question. Celui-ci m'accosta avec la mine résignée de l'homme qui en avait vu d'autres et me dit avec douceur :

— Montez, Monsieur, on recule ...

— Comment ? On recule ? cria de la fenêtre une tête empommagée. Et on retardera beaucoup ?

Le conducteur s'arrêta, balançant la lanterne, tel un prêtre l'encensoir lors d'un enterrement, et regarda avec mépris le damoiseau qui ne pensait qu'à ses affaires. Il lui répondit calmement :

— Je ne sais pas, Monsieur, combien on retardera.

— Bon, mais ce train est un rapide.

— Il a peut-être été rapide jusqu'à tout à l'heure, mais la locomotive est tordue, il nous en faut une autre et puis, on a tué des gens, là-bas, à la barrière. N'entendez-vous pas les hurlements ? On ne peut pas les laisser à l'abandon comme des chiens.

Grinçant dans toutes ses jointures endommagées, la locomotive commença à nous pousser, lentement, à reculons, pendant que sur la route deux phares puissants d'une auto scrutaient les ténèbres en se dirigeant vers le même théâtre du drame où, arrivés en même temps que nous, ils stoppèrent. Ici, personne n'avait plus besoin de notre aide. Celui qui hurlait c'était le chauffeur, mais lui n'avait pas une égratignure ; il courrait dans tous les sens comme un fou, décrivant aux occupants de l'auto l'état de ses compagnons de malheur :

— L'un est mort, de l'autre côté de la voie ; celui-ci est en train de mourir et celui-ci a les deux jambes cassées ! Il n'y a que moi qui n'ai rien !

Du cœur du cimetière que le chauffeur nous désignait les paroles «il n'y a que moi qui n'ai rien» résonnaient dans sa bouche tel un blasphème. Car nous nous trouvions devant une grande aire parsemée de millions de cerises innocentes et dans son centre, deux corps informes gisaient dans deux mares de sang tout aussi innocent que les cerises.

1) — Il s'agit de l'article «Pourquoi je me suis retiré à Braïla» publié également dans le journal «Ancheta» (déc. 1930) paru dans la première série des «Cahiers» que nous republierons dans l'un de nos futurs numéros.

Je ne fis que jeter un coup d'œil à la lumière aveuglante des phares. L'un des corps, couché en boule sur le côté, tremblait comme une feuille. C'était sa chair qui tremblait, encore vivante, de laquelle la vie s'écoulait violemment. Mais l'homme ne souffrait plus. La conscience avait sombré. Celui aux jambes cassées n'avait plus, lui non plus, beaucoup d'heures à vivre, mais, celui-ci était horrible à voir car il était assis sur son séant, avait les yeux grand ouverts et le visage entièrement barbouillé de sang. Un masque rouge avec deux yeux fixes et pas un gémissement, pas un mouvement. Il regardait droit devant lui, tel un spectre.

Je passai de l'autre côté de la voie. Ici, gisait le camion pulvérisé. Tout autour, des centaines de petits paniers avec des cerises écrabouillées. Et sur le terrassement, la tête tout contre le rail, un soldat, la poitrine défoncée, était étendu, en paix, sur le dos et semblait méditer les yeux fermés, le visage tourné vers le ciel, comme marqué par l'étonnement. Ce dernier avait supplié le chauffeur, dans le village des cerises, de l'emmener lui aussi à Bucarest cette nuit-là car son congé avait expiré et il devait retourner à la caserne. Les deux autres étaient des employés du camion.

Je suis allé voir aussi le monstre d'acier qui avait foncé à cent à l'heure dans cet amas de cerises et de chair humaine. Elle était méconnaissable. On aurait dit qu'une pluie de cerises s'était abattue sur elle. Par endroit, des petits paniers intacts, recouverts de toile de sac, étaient figés parmi la ferraille. Le chauffeur de la locomotive balayait activement cette multitude de magnifiques petites boules destinées à figurer le lendemain sur la table de tant de Bucarestois mais qui, maintenant, n'étaient plus qu'immondes détritrus.

Pendant ce temps, le mécanicien examinait la locomotive. La grille était déformée ; le tampon et le phare de droite, aplatis. D'autres avaries aux organes plus importants rendaient la locomotive inutilisable.

Nous partîmes clopin-clopant, grinçant, jusqu'à la première station où nous devons attendre l'arrivée d'un autre monstre de Bucarest. En attendant nous nous couchâmes. Et je ne pense pas qu'il y eut beaucoup de voyageurs n'ayant pu dormir cette nuit-là à cause des deux cadavres laissés en plein champs et de l'extropié au visage barbouillé de sang et aux yeux ouverts qui devait expirer avant son arrivée à l'hôpital. Je pourrais même rapporter ici, quelques réflexions faites par les manières de ce « Simplon » relatives au retard occasionné par ce « stupide accident », réflexions qui ne peuvent que deshonorner l'espèce humaine. Je ne le fais pas car je ne veux pas passer pour tendencieux. Néanmoins, sans prétendre que les foules sont faites d'anges descendus du ciel, qu'il me soit permis d'affirmer que lors d'une telle catastrophe, les voyageurs d'un train ordinaire savent prendre une plus vive part à la douleur humaine que celle presque inexistente à laquelle j'ai assisté dans la nuit du 19 juin lorsque chacun se cachait afin de ne pas voir de telles horreurs.

J'ai continué ma route emportant au fond de mon cœur non pas le drame de ces morts sanglantes, dont mes yeux étaient remplis, mais la tragédie de notre totale ignorance face à l'instant proche que nous allons vivre. Nous sommes tellement désarmés lorsqu'il s'agit de prévoir ce qui pourrait nous arriver d'un moment à l'autre, que cette seule vilainie de la vie devrait nous suffire à comprendre avec quelle féroce égalité nous enveloppe, tous, la grande indifférence de la Création.



Devant le malheur, c'est la même chappe de l'effrayante fraternité que jette la nature sur tout ce qui vit, fut-il génie, imbécile ou simple animal. Qu'a-t-il encore manqué pour que nous, ces parvenus du «Simplon», nous partagions le sort de ceux du camion aux cerises ? Il a manqué qu'à la seconde même de l'accident, un rail soit arraché par la ferraille amoncelée devant la locomotive et nous voilà tous pélemêle, fraternellement réunis dans les mêmes hurlements de douleur. Projetés dans la nuit, dans un lieu désert et dans notre propre sang, le philosophe ou le millionnaire de l'ex-wagon-lit auraient alors fraternisé avec le porteur et le soldat de l'ex-camion de cerises, dans ce terrible besoin de pitié, rien que de pitié, humaine ou céleste.

Ici, Eminescu (2) a atteint le sommet de la pensée et de l'expression parfaite lorsqu'il a dit :

« Bien qu'un niveau différent soit sorti, pour chacun, de l'urne du sort,
« Pareillement nous dominant Ton rayon
« Et le génie de la mort ».

Voici, maintenant, les circonstances dans lesquelles s'est déroulé le second accident, totalement différent du premier, mais tout aussi riche en incitation à de tristes méditations sur notre pauvre vie d'être bornés.

Cette fois-ci, la victime de la profonde insignifiance humaine n'est pas un deshérité du sort comme ceux du camion, mais un homme qui, justement, avait triomphé dans la lutte avec l'adversité de l'existence.

Un petit industriel Français. Il avait travaillé toute la vie et avait mis de côté une somme assez rondelette pour se permettre de se retirer des affaires et de vivre, modestement, avec sa femme. L'homme avait quarante-cinq ans, était en pleine santé et voulait profiter de la vie. Comment en profiter ? De la manière la plus intelligente, la plus louable et qui depuis quelques années est très répandue en France.

L'homme enferme tout son saint-frusquin dans un logement à loyer modeste, s'achète une auto robuste et part avec sa femme dans un vagabondage idéal. L'hiver, il erre sur toute l'étendue de la belle Côte d'Azur, depuis Toulon jusqu'à Vintimille, la frontière italienne. L'été, à travers toute la France. Dans une remorque à deux roues, il charge le strict nécessaire : tente, linge, couvertures, casseroles, vaisselle, provisions. Et, chaque fois que la contrée lui paraît pittoresque, il fait halte, soit dans une clairière, soit sur le sable de la mer, il s'y installe et se met à rêver, le ventre au soleil. C'est à peu près ce que j'ai fait aussi toute ma vie, mais sans auto ni même une petite carriole.

C'est ainsi qu'avait décidé de vivre, l'industriel retiré des affaires. Et il fut écrit que sa route croiserait la mienne au point précis où il devait perdre sa vie d'une manière terrifiante. Ce point, un petit village, je nomme La Nartelle, à deux pas de Sainte-Maxime, sur la Côte d'Azur, localité célèbre par le nombre d'artistes et écrivains qui s'y sont fait construire des villas somptueuses ou modestes. C'est à Sainte-Maxime, également, qu'a sa villa, Victor Marguerite, l'auteur de la fameuse « La Garçonne » qui l'a enrichi. J'avais été depuis longtemps invité par cet écrivain à venir passer quelques jours chez lui : l'occasion se présentait justement.

Je me trouvais à Menton, vers le début d'août et je me préparais à rentrer au pays, lorsque mes amis du point « La Nartelle » apprenant par les journaux que j'étais sur la Rivière, m'invitent chez eux. J'y suis allé.

2) — L'un des plus grands poètes roumains (N.d.T.)



Cette localité est un rêve paradisiaque. Ici, la forêt de pins pignons – tels des ombrelles – du béni Esterel, étend sa crinière jusqu'au bord de la Méditerranée dont le sable, rare sur la Côte d'Azur, forme une petite et coquette plage qu'ont déjà envahi ceux à la bourse bien garnie ; à preuve, l'existence de cette « auberge de la Reine Jeanne » où j'allais être reçu et qui est un château rustique. Cette « auberge » ou l'entretien d'une seule personne revenait à mille francs par jour, était devenue si insuffisante que l'aubergiste s'était trouvé obligé d'installer des tentes de toutes les formes et couleurs qu'il avait éparpillées à travers la forêt de pins, autour du bâtiment. L'idée avait pris. Et, le jour de mon arrivée les millionnaires se sont disputé pour les tentes au point que le pauvre aubergiste en avait perdu la tête.

C'était un Suisse, cet hôtelier, et un peu un ami. Tandis qu'il me montrait sa somptueuse installation, tout en me racontant comment il était arrivé à s'établir sur la Rivière, moi, je regardais une installation bien moins somptueuse qui se trouvait de l'autre côté de l'auberge-château, dans une petite clairière située sur le bord même de la mer. C'était une tente montée entre quatre arbres, une petite voiture poussièreuse, sa remorque et quelques objets usuels qui, tous ensemble, contrastaient par leur pauvreté avec l'auberge et les tentes luxueuses de la « Reine-Jeanne ». Et, j'avais observé que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que j'étais là sans avoir pu voir âme qui vive dans ce ménage ambulante.

– Mais, cette baraque abandonnée, qu'est-ce que c'est ? demandais-je à l'hôtelier.
– C'est un vrai drame, me répondit-il. Un ancien industriel et sa femme sont arrivés hier matin, dans cette auto, se sont installés là où vous voyez et, dans l'après-midi, l'homme est monté dans un bateau léger, de sa propre invention, fut emporté par le vent, sous mes yeux, et disparut. Actuellement des hydravions le cherchent sur la mer alors que sa femme court le long de la côte, folle de douleur.

Et l'aubergiste de conclure :

– Voilà ce qu'il en est de la vie de l'homme ! Heureusement que je ne l'ai pas écouté sans quoi je serais moi aussi là où il est. Car l'homme m'avait invité à l'accompagner pour une partie de canotage afin de me prouver la légèreté de son embarcation conçue par lui.. Je l'ai accompagné un quart d'heure environ pour lui faire plaisir, mais mon cœur battait la chamade. Une fois descendu, je l'ai prévenu des surprises que nous réserve le mistral dans cette région, qui se lève subrepticement et vous pousse vers le large. Il n'a pas voulu m'écouter. C'était un colosse, plein de vie et de confiance en lui. Une heure plus tard, vers cinq heures, un vent subit l'a entraîné depuis une centaine de mètres du bord. Sa femme a commencé de crier. Il cria lui aussi, demandant de l'aide, jusqu'au soir, lorsqu'il disparut à l'horizon d'où on ne l'a plus entendu. Qu'est-il devenu, le malheureux, toute la nuit, en mer, n'ayant sur lui qu'un maillet de bain ?

J'ai su ce qu'il est devenu, dans l'après-midi de mon arrivée à « La Nartelle ».

Il a lutté, en mer, avec les vagues et le froid de la nuit, pour ne se noyer que le lendemain vers midi, c'est-à-dire vingt heures de supplice surhumain. Il fut découvert flottant sur le ventre, non pas à cause des débris de son bateau, dénommé « périssoire ». L'autopsie a montré qu'il n'était mort que depuis deux heures.

En vain, il était venu à bout de toute une nuit de terreur vécue en mer, presque nu, accroché à sa funeste invention. En vain, il avait vu réapparaître le soleil et s'était réchauffé d'espoir. En vain, car il ne fut aperçu par aucun des hydravions et des torpilleurs qui ont patrouillé toute la matinée.

Vers midi, épuisé, vaincu par les éléments et la malchance, il sombra pensant à sa femme et aux jours heureux qu'il croyait avoir encore à vivre, en liberté, après une vie de labeur ininterrompu.

LA SOIF DE LIRE ET D'APPRENDRE de PANAIT ISTRATI

Le combat est signe de la vitalité, pour qui y prend goût. Combattre pour une idée, combattre pour un sentiment, pour une passion ou pour une folie, mais croire en quelque chose et combattre, voilà la vie. Qui ne sent pas la nécessité du combat, ne vit pas, mais végète.

Au début, j'avais moi aussi végété. Anéanti pendant quelques semaines par le vide que la suppression de ma liberté avait creusé dans mon cœur, je n'avais fait que languir et songer à disparaître parmi la horde de balayeurs de wagons, à vivre librement avec ce troupeau d'enfants sans Dieu et sans foyer. Mais, dès que je voulais mettre ce plan à exécution, m'apparaissait la sainte figure de ma mère, qui serait morte de chagrin à me voir tomber dans la lie de l'enfance vagabonde. Et je renonçais à mes projets.

Ce tumulte, s'il avait continué, m'eût sûrement poussé à quelque geste désespéré.

Mais voilà qu'un journal qui traîne partout me tombe sous la main et me raconte des faits insoupçonnés. Ma soif de connaissance boit les nouvelles avec avidité. Les néologismes me donnent du fil à retordre. En même temps, les premiers débris de la conversation grecque bourdonnent clairement à mes oreilles. Je les mets sur papier. (...)

Je pris la « bible » et lus : **Dictionar universal al limbei române** de Lazar Seineanu (ce Seineanu qui, à côté de H. Tiktin et du dr. Gaster, est un des trois professeurs juifs auxquels la Roumanie doit les bases de sa philologie. (...))

Je ne compris pas tout de suite ce que voulait dire les mots **Dictionnaire Universel** ; mais en feuilletant au hasard, je sentis mes joues s'empourprer de plaisir : termes scientifiques et néologismes que j'avais rencontrés dans les journaux et sur lesquels je passais navré, je les trouvais ici rendus à ma compréhension. Les quelques expressions qui s'éclairèrent aussitôt pour moi mirent en branle mon intelligence, m'apportèrent du soulagement au cerveau et de la joie au cœur.

(...) Dorénavant, la sainte « bible » de mon adolescence, — le livre d'heures que je n'ai plus lâché dix ans durant et que j'ai sauvé de toutes les catastrophes — devait m'accompagner sur tous mes sanglants chemins et devenir, souvent, dans une existence d'enfant tourmenté, mon unique source de bonheur spirituel. Que de fois, grelottant dans mon lit pendant des heures, je dus affronter le froid et me lever pour chercher mon dictionnaire où je l'avais laissé par négligence ; il ne m'était plus possible de passer sur un mot au sens obscur pour moi !

(...) Chaque page contenait un monde de connaissance ; chaque mot m'ouvrait des horizons dont je ne me doutais guère. Et puis, cette merveilleuse découverte que je venais de faire tout seul de l'arrangement des mots classés par ordre strictement alphabétique et qui suscita en moi l'ambition de tomber d'un coup, sans tâtonnements, à l'endroit précis où se trouvait le mot que je cherchais ! Souvent, les surprises que me révélait ma « bible » étaient plus fortes que le besoin de trouver un mot, et alors, j'oubliais complètement le mot et ma lecture, et la taverne avec ses infamies, et le temps qui m'était mesuré au compte-gouttes, et je glissais dans un enchaînement passionné, d'une page à l'autre, d'une science à une autre science, d'une philosophie à une autre philosophie, d'un événement historique connu à moitié, à un autre que j'ignorais totalement, d'une biographie qui m'ébahissait à une autre qui m'arrachait des larmes, sans cesse renvoyé du début de ce volume à sa fin et du milieu aux extrémités. Rognant sur mes heures de sommeil, pendant que mes camarades ronflaient dans leurs lits, je me bourrais de voluptueuses connaissances, une bougie allumée sous un parapluie ouvert que je couvrais encore avec mes hardes, pour plus de prudence, Recroquevillé, le nez devant la petite flamme fumeuse, je changeais d'univers toutes les minutes, jusqu'à ce que la porte s'ouvrît en coup de vent, et que le Manant, me bourrant de grands coups de poing, démolit ma laborieuse installation et me ramenât sur terre :



— Putain ta mère qui t'as mis au monde ! Dors, nom de Dieu ! Dors car demain il faut travailler !

Mais, ça m'est égal ! Les coups ne me faisaient plus peur. Je n'avais qu'un seul souci : cacher ma « bible » ! Je m'endormais, la tête sur mon dictionnaire, comme autrefois sur les genoux de ma mère. Et le lendemain, je recommençais bouchant la fenêtre le plus soigneusement possible.

Cette joie sans borne eut un effet physique immédiat : j'engraissais ! (...) Je commençais à jouer des coudes et à me faire de la place.

(Extrait du « Capitaine Meurmat » 1er vol., « Mes Départs » — Éditions Gallimard).



* * * * *

LES OEUVRES



DE NOS AMIS

Vient de paraître

Yachar KEMAL

**Meurtre au
marché des forgerons**

roman

Gallimard





SARKISS de PANAIT ISTRATI
Pages autobiographiques



Sarkiss n'est pas un récit. Il est une page douloureuse de l'adolescence de Panaït Istrati. L'action se passe quand il avait vingt - vingt deux ans.

C'était au temps de la «vie héroïque», à côté de Mikhaïl. Précisément, après le départ de celui-ci en Mandchourie.

Abandonné à Bucarest, il est incapable de s'en débrouiller seul. «Misère, famine, manque d'habits, poux, mégots,» - se confesse-t-il plus tard, dans une lettre à Romain Rolland (23 mars 1923). Désespéré, il prend la décision de partir à Giurgiu, port danubien, où il espère trouver du travail. Mais ici «misère atroce, faim inouïe.» Il se couche «dans une baraque à moitié couverte, par un gel de 25 degrés, sans couverture, sans matelas, sur la paille ! Tous les deux ou trois jours, un peu de pain avec du thé, par la pitié des Arméniens. Que Dieux leur vienne en aide !»

L'un de ces Arméniens est Sarkiss, évoqué dans ces pages. Jusqu'à la fin, il est ramené à la maison par sa mère.

Panaït Istrati a écrit ce récit que nous publions ci-dessous en février 1932 à Bilthoven (Hollande) alors qu'il séjournait auprès de son ami A.M. De Jong. Ce récit a été traduit en roumain par Talex et publié dans «La Croisade du Roumanisme» le 29 février 1936. Il figure dans un livre rassemblant divers articles d'Istrati publié en Roumanie en 1969 et présenté par Al. Opréa sous le titre «Pour avoir aimé la Terre».

SARKISS

Giurgiu est un petit port roumain, sur le Danube. Quand je l'ai connu - voici plus de trente ans - il nourrissait mal ses propres habitants. C'est pour vous dire qu'il n'avait pas besoin de mes bras, justement ce dur hiver 1901 lorsque frêle adolescent, j'allai moi aussi lui demander du pain.

Mais, est-il vrai que c'est le besoin de pain qui m'envoyait à Giurgiu ? Non. Jamais le pain n'a joué le rôle capital dans mes vagabondages, - je le dis ici pour qu'on le sache. Ce pain?, nulle part au monde il n'était plus facile à gagner que dans ma ville natale. Et ma mère avait terriblement raison quand, - lors de mes lamentables rentrées à la maison - elle me disait :

- Te voilà de nouveau revenu, les vêtements en loques, affamé et plein de poux ! Vas-tu, enfin, te convaincre qu'il est inutile d'aller chercher du pain ailleurs ? Mais, malheureux, ne vois-tu pas que «toutes les nations» viennent à Braïla manger du bon pain et, souvent, y faire fortune ? Bon Dieu ! Qu'est-ce qui te fait donc courir la terre comme un possédé ? Est-ce que tu as un piment dans le cul ?

Ma mère savait que les tziganes employaient ce procédé lorsqu'ils voulaient se débarrasser d'une rosse. La pauvre bête, montée par son acheteur galopait alors ventre à terre, mais c'était à cause du piment qui la brûlait.

Ce n'était pas pour la même raison que je galopais, moi, quoiqu'en pouvait supposer ma mère, qui me prenait aimablement pour une rosse incapable de courir autrement que piquée par le piment. Certes, je devais moi aussi être piqué par quelque chose, pour aller me jeter dans les bras d'une misère comme celle qui sévissait à Giurgiu, cet hiver-là.

Il y faisait un froid sibérien, et les travailleurs du port, dont j'étais, chômaient depuis de longues semaines. La moindre offre de travail était prise d'assaut. Ils s'y présentaient en masse, comme des loups affamés, tiraient leurs couteaux et se battaient. La police ne s'y mêlait jamais. Elle avait peur. Aussi, seuls les plus forts réussissaient à gagner cinq ou dix francs dans une semaine. Les autres passaient leur temps au café, où ils consommaient à crédit et jouaient aux cartes ou aux dès.

Ces jeux étaient abominables.

Je n'y compris d'abord rien. Je n'avais même aucune envie de rien comprendre, heureux que j'étais d'être toléré à une table et de crever de faim, au moins, au chaud. Mais, un Arménien, nommé Sarkiss, eut pitié de ma misérable solitude et me prit en amitié. Chaque jour il m'offrait un verre de thé et un morceau de pain, quoique lui-même très pauvre. Cette bonté me chauffa le cœur. Nous devîmes inséparables, - et c'est ainsi que Sarkiss me révéla les mœurs du café où nous passions nos journées.



Des travailleurs authentiques n'hésitaient pas, pendant le chômage, de saouler de pauvres paysans qui venaient au marché, vendre leurs produits, les entraînaient au jeu et les dépouillaient du dernier sou, naturellement, en trichant. Ces ouvriers formaient de vraies bandes. Le paysan qui acceptait d'eux le premier verre, pouvait être certain de laisser entre leurs mains toute la somme encaissée pour une vache vendue ou pour une charretée de blé. Le malheureux partait en pleurant. Lorsqu'il protestait et menaçait de la police, il était affreusement battu, par dessus le marché.

Je me sentis encore plus seul et plus attaché au bon et honnête arménien. Comme je couchais dans une grange abandonnée, où la neige et la bise glaçaient mes membres pendant toute la nuit, Sarkiss m'invita à coucher chez lui. Il était seul et presque un vieillard. Son taudis, garni d'un grabat, d'une table et d'un méchant poêle, pouvait à peine abriter deux personnes. Le vieux m'offrit son lit, et il coucha sur la terre battue, sans se déshabiller, et en se couvrant d'un haillon. Je passai ainsi un mois.

Vers la mi-mars, le Danube se délivra de sa glace. La navigation reprit. Alors, Sarkiss voulu me faire travailler, juste pour gagner l'argent nécessaire à mon voyage de retour à Braïla. Il expliqua ma détresse à un chef d'équipe. Celui-ci m'admit, mais...

Mais, il avait compté sans la tendresse de mes frères les débardeurs qui, dès qu'ils m'aperçurent, partirent en sarcastiques éclats de rire. Nous devions, ce matin-là, décharger deux wagons de sel gemme. Chaque homme muni d'un bât, on allait offrir le dos au «wagonnier», qui roulait le bloc de sel sur le bât. Quand ce fut mon tour de recevoir le premier bloc, j'entendis des chuchotements sournois, des rires étouffés, puis, la plus grosse masse de sel qui se trouvait dans le wagon vint brutalement tomber sur mon bât.

Bien entendu, je roulai à terre, les talons blessés par le poids de sel qui venait de m'écraser, par surprise. Il n'y eut plus un rire, mais seulement des faces bestiales qui attendaient. Sarkiss, m'aidant à me soulever, me dit à l'oreille :

- Si tu souffles un mot, tu seras battu jusqu'au sang. Viens avec moi.

Je le suivis. Nous allâmes à l'Agence russe de navigation, où il parla à l'agent principal, qui me décrivit ma misère et le pria de m'accepter à demi-tarif, sur le premier bateau russe qui ferait voile vers Braïla. L'agent accepta, et Sarkiss paya ma demi-place. Mais je devais attendre huit jours l'arrivée de ce bateau sauveur.

Je passai cette dernière semaine au café habituel, partageant toujours le thé et le morceau de pain de Sarkiss. La belle âme des hommes qui peuplaient ce café trouva que c'était trop. Et aussitôt le bruit courut que les relations d'entre Sarkiss et moi étaient louches. Comme nous n'y faisons pas attention, on nous invectiva, accompagnant le mot obscène du geste encore plus obscène. Des types au regard féroce venaient à notre table, me tâtaient les cuisses et demandaient à Sarkiss :

L'as-tu trouvé vierge, ou bien il était déjà entamé par un autre ?

J'ai dû, les deux derniers jours, ne plus quitter la chambre de Sarkiss.

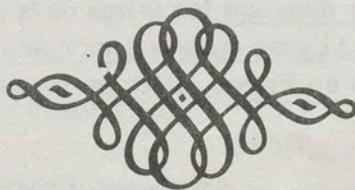
Quand je fus, enfin de retour à la maison, ma mère poussa de hauts cris de bonheur et me dit pour la centième fois :

- Mais où veux-tu trouver plus de pitié que dans ta ville natale ?

- Oui, ma bonne mère, tu as raison.

Bilthoven, février 1932

Panaït ISTRATI



A. Talex

ACTIVITÉ de PANAIT ISTRATI dans la PRESSE ROUMAINE
(1929 - 1935) sauf la «Croisade»

----- Bibliographie -----

1 – ANCHETA (L'ENQUETE), quotidien, Braïla :

Les artistes de chez nous, le 27 octobre 1930 ; Pourquoi je me suis retiré à Braïla, décembre 1930 (Publié dans les «Cahiers», numéro 9, ancienne série, novembre 1971) ; Une explication, le 17 décembre 1931 (Publié dans les «Cahiers», numéro 13, ancienne série, avril 1973) ; Deux accidents, 25 décembre 1931 ; Adolescence tourmentée, le 24 avril 1934 (Publié dans les «Cahiers», numéro 5, ancienne série).

2 – BILETE DE PAPAGAL (BILLETS DE PERROQUET), hebdomadaire littéraire, Bucarest :

Une lettre de Panaït Istrati, le 24 août 1930.

3 – CARVUNARII, revue littéraire, Bucarest :

En parlant avec Panaït Istrati, décembre 1931.

4 – CINCI LEI, revista noastră ilustrată (CINQ LEI, notre revue illustrée), hebdomadaire, Bucarest :

Il y a onze ans à Saint-Malo, le 20 octobre 1934 (Traduction par l'auteur) ; Marton Hertz, Petre Bellu et moi : I. Un petit historique d'un petit évènement et une réponse aux intéressés, le 20 octobre 1934 ; II. Des contrats et des éditeurs, le 27 octobre 1934 ; La défense ... de la «Défense», le 3 novembre 1934 ; Qu'est-ce qu'il est l'art littéraire, le 10 novembre 1934.

5 – CURRENTUL (LE COURANT), quotidien, Bucarest :

Lettre ouverte à qui que ce soit, le 20 janvier 1931 ; Lettre ouverte à Cezar Petresco, le 26 septembre 1931 ; Lettre ouverte à Monsieur D. V. Barnoschi, le 16 novembre 1931 ; Si j'étais Roi, le 30 novembre 1931 ; Entre Constitution et justice, le 25 décembre 1931 ; A.M. de Jong, le 22 mai 1932 ; Le Monastère Neamtz, les 11 et 17 août 1932 ; Entre démocratie et dictature (en marge de la conférence de Monsieur Pamfil Seicaru), le 22 avril 1934 ; Lettre ouverte à mon ami Francis Jourdain, vice-président des «Amis de l'URSS» en France, et en ce moment délégué moral dans notre pays, le 17 janvier 1935.



6 – CURIERUL (LE COURRIER), quotidien, Braïla :

Sur l'Humanité (Réponse à S. Semilian), le 29 décembre 1931.

– FACLA (LA TORCHE), quotidien, Bucarest :

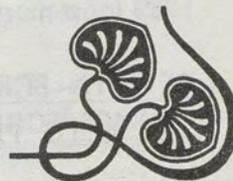
Interview : Avec Panaït Istrati en parlant de la misère politique, de vauriens et d'autres aspects de la vie sociale contemporaine, le 1er juillet 1933 ; Sur la purification « morale », le 21 juin 1934 ; Discussions et opinions. I. « Les bienfaits du livre ordinaire », 23 août 1934 ; II. Le lecteur bon et le lecteur mauvais, le 24 août 1934 ; III. Le roman d'aventures et ses éditeurs, le 25 août 1934.

7 – CREDINTA (LA FOI), quotidien, Bucarest :

Pages de carnet intime, le 24 décembre 1934 (Paru dans les « Cahiers », nouvelle série, numéro 11, septembre 1978) ; Salut à l'anniversaire d'une année d'apparition, le 4 janvier 1935.

8 – FAMILIA (LA FAMILLE), mensuel littéraire, Oradea :

Moines à Mont-Athos, décembre 1934 (traduit par l'auteur).



9 – GAZETA (LA GAZETTE), quotidien, Bucarest :

Panaït Istrati et le roman « La Défense a la parole ». (Lettre adressée à Monsieur Ion Vinea, directeur du journal « La Torche »), le 18 août 1934.

10 – GAZETA MUNICIPALĂ (LA GAZETTE MUNICIPALE), hebdomadaire, Bucarest :

Panaït Istrati nous parle des hommes et des pierres des villes, le 27 janvier 1935.

11 – LUPTA (LA LUTTE), quotidien, Bucarest :

L'enquête sur la grande grève des mineurs de Lupeni et de la sanglante répression :
I. Entre Timișoara et Lupeni, le 24 septembre 1929 ; II. On les bat même maintenant, le 25 septembre 1929 ; III. La guerre entre la bourgeoisie et les communistes, le 26 septembre 1929 ; IV. Qu'est-ce que j'ai vu à Lupeni, le 27 septembre 1929 ; V. Qu'est-ce qu'ils cachent les Lupeni et la Vallée de Jiu, le 28 septembre 1929 ; VI. Le rapport du préfet Rozvány, le 29 septembre 1929 ; VII. L'exploitation des mineurs, le 2 octobre 1929 ; VIII. La lutte des travailleurs de la Vallée de Jiu, le 9 octobre 1929 plus 2 photos : Panaït Istrati au milieu des veuves et des orphelins de Lupeni et Panaït Istrati à la tombe de Avram Jancu (Tebea).

12 – LUMEA (LE MONDE), quotidien, Jassy :

Mon Jassy, le 15 janvier 1934.

13 – OPINIA (L'OPINION), quotidien, Piatra Neamtz :

Interview : Deux heures avec Panaït Istrati, sur les jeunes d'aujourd'hui, l'Union Soviétique et ... la femme, le 9 octobre 1932.



14 – RAMPA (LA RAMPE), quotidien, Bucarest :

Interviewes : Panaït Istrati en intimité, le 24 avril 1932 ; Panaït Istrati a 50 ans !, le 5 décembre 1934.

15 – REPORTER (LE REPORTER), hebdomadaire culturel-politique, Bucarest :

Le Roi a la parole, le 22 novembre 1934 ; Les ascensionnistes de la Petite Entente, le 29 novembre 1934.

16 – ROMANIA LITERARA (LA ROUMANIE LITTÉRAIRE), hebdomadaire, Bucarest :

Interview : Avec Panaït Istrati, en parlant sur la vie et le monde, 6 mai 1933 ; Civilisation, le 13 juillet 1932 ; Quelque chose de meilleur, de plus humain, le 20 mai 1934 (Paru dans les «Cahiers», numéro 10, juin 1978, nouvelle série) ; Adhérer ou ne pas adhérer, le 15 avril 1939 (post-mortem) ; Le Pêcheur d'éponges, le 13 août 1939 (post-mortem).

17 – REVISTA SCRITOARELOR SI SCRITORILOR ROMANI (LA REVUE DES FEMMES ÉCRIVAINS ET DES ÉCRIVAINS ROUMAINS), mensuel, Bucarest :

Interview avec Panaït Istrati, juin 1934.

18 – TRIBUNA (LA TRIBUNE), hebdomadaire politique-économique-social-littéraire, Bucarest :

Cultivez une génération de rebelles, le 2 décembre 1934 ; La leçon de Saarre, décembre 1934.

19 – PAMANTUL (LA TERRE), hebdomadaire, Calarashi :

Enquête : Les écrivains nous parlent d'eux-mêmes et de livres (On publie les réponses de Panaït Istrati et Gala Galaction), les 12 et 19 mai 1934 ; Le Baragan de l'enfance de Panaït Istrati (le premier chapitre de «Les Chardons du Baragan», traduit par l'auteur), le 6 juillet 1934.

20 – VIATA ROMANEASCA (LA VIE ROUMAINE), mensuel littéraire, Bucarest :

Une soirée théâtrale à Damas, juin 1934.

21 – UNIVERSUL (L'UNIVERS), quotidien, Bucarest :

Une lettre de Monsieur Panaït Istrati, le 19 janvier 1935.



Notre ami Boris Souvarine vient de publier
une importante brochure sur

PANAÏ ISTRATI ET LE COMMUNISME

En voici le sommaire :

Istrati en Russie soviétique, 1927-1929
Istrati et Racovski
Istrati et Kazantzaki
Istrati et le Guépéou
Istrati et l'affaire Roussakov
Istrati et Romain Rolland
Une trilogie signée Istrati
André Gide en Russie soviétique, 1936
Fin tragique de Racovski
De Monzie et Racovski
Mort de Panaït Istrati, 1935

Une brochure in-8° de 32 pages
Editions CHAMP LIBRE
13, rue de Béarn, 13
75003 Paris



Panaït Istrati
un mare Cosmovici (tu l'en ai)



INFORMATION

Chers Amis Abonnés.

Vous avez entre les mains le N° 20, attendu par beaucoup d'entre vous tous. Vous avez constaté également l'irrégularité de la parution de notre Bulletin de liaison.

L'état de santé précaire de notre Président Marcel MERMOZ principal artisan de la parution des Cahiers ainsi que la disparition de Odette COLLONGEAT, sa collaboratrice dévouée, y sont pour une grande part.

Nous le regrettons tous vivement et nous souhaitons à Marcel MERMOZ une amélioration rapide de sa santé.

Nous aurons à débattre de ce problème lors de notre prochaine Assemblée Générale du 10 Octobre prochain; et je souhaite que vous soyez nombreux.

Mais le lien entre les Amis de l'Association ne sera pas rompu et nous vous assurons que tous les abonnements souscrits seront honorés.

Mais néanmoins je me permets de vous annoncer une heureuse nouvelle: Marcel MERMOZ vient de recevoir la Légion d'Honneur au titre de la Culture.

Les Amis de Panaït ISTRATI savent qu'ils lui doivent beaucoup pour avoir pu tirer de l'oubli un des plus grands conteurs de notre époque. Nous sommes heureux de la distinction qui lui est faite et nous lui adressons toutes nos vives félicitations pour cette récompense bien méritée.

Le Secrétaire de l'Association
Henri COURBIS .

Les Amis de PANAIÏ ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati » tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un deuxième Centre de documentation est réalisé à la Bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot.



COMITÉ D'HONNEUR

- Président** Joseph KESSEL, de l'Académie Française
- Mmes** Margareta ISTRATI, Veuve de l'Écrivain, Bucarest
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
Éléna KAZANTZAKI, Écrivain, Genève
Frédérique LEFEVRE
Gabrielle PINTEA-DONNARS, Écrivain
- MM** Docteur AL OPREA, Écrivain, Directeur de la Revue « Manucriptum », Bucarest
Marcel BARBU, Fondateur des « Communautés de Travail »
Benigno CACERES, Président de « Peuple et Culture »
Henri COLPI, Cinéaste metteur en scène du film Codine
M.-A. De JONG, journaliste
Henri DESROCHES, Professeur de l'École Pratique des Hautes Études
et de l'Institut Coopératif
Jean-Marie DOMENACH, Écrivain
Georges FRIEDMANN, Sociologue, Professeur à l'École Pratique des Hautes Études (†)
Georges GODEBERT, Producteur d'émission à « France Culture »
Julian GORKIN, Écrivain
Jean GUEHENNO, de l'Académie Française (†)
Jean GUÉNOT, Professeur à l'Université Charles V
Michel HAMELET, Journaliste
Léo HAMON, Professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Armand LANOUX de l'Académie Goncourt
Georges MACOVESCO, Président de l'Union des Écrivains Roumains.
Edgar MORIN, Sociologue
Adamantios D. PAPADIMAS, Écrivain, Directeur du « Bulletin Littéraire », Athènes (Grèce)
Yves RÉGIS, Président des Coopératives Ouvrières de Production
Jean STANESCO, co-Fondateur des « Amis de Panaït Istrati » (†)
Alexandre TALEX, Journaliste, Bucarest
Henri THOMAS, Écrivain
Roger DADOUN écrivain
VERCORS Écrivain

MEMBRES CORRESPONDANTS

- Mmes** Marie COGALNICEANU, Professeur, Roumanie
JUTRIN-KLENER, Professeur, Israël
Cornelia TOMESCU, Professeur, Roumanie
Mogha WASSEF, Archéologue, Égypte
- MM** BARBU AL. EMANDI, Écrivain, Roumanie

COMITÉ D'ACTION

- Marcel MERMOZ
Henri COURBIS, secrétaire
Pierre ACCARD, trésorier
Henri NALLET
Marguerite ANDRÉ
Hélène GUILLERMOND
Louis RABEIL
TROUVERIE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

- Mme SAFIR-LICHNEWSKI Guy LEMONNIER
Christian GOLFETTO Gilles MERMOZ
Jean HORMIERE Marcel MERMOZ

Directeur de la Publication
Marcel MERMOZ
Cité Horlogère
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence
Tél. 43.29.92

Commission Paritaire :
N° 58454

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Prenom

Adresse

Abonnement annuel 40 F. -- 4 NUMEROS

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire

C.C.P. 30 122 94 LA SOURCE